

14

*(Donné par M^r Floregoul
Recteur de Trébeoul)*

G. H. DOBLE

SAINT PETROC

ABBÉ et CONFESSEUR

"Cornish Saints" Série N° 11

Traduction faite par Dom J.-L. MALGORN



BREST
Imprimerie de la Presse Libérale, 4, rue du Château
1928

Archevêque de Cambrai
G. H. DOBLE

SAINT PETROC

ABBÉ et CONFESSEUR

“ Cornish Saints ” Série N° 11

Traduction faite par Dom J.-L. MALGORN

EXTRAIT

DU

Bulletin diocésain d'Histoire et d'Archéologie
de Quimper et de Léon



BREST

Imprimerie de la Presse Libérale, 4, rue du Château

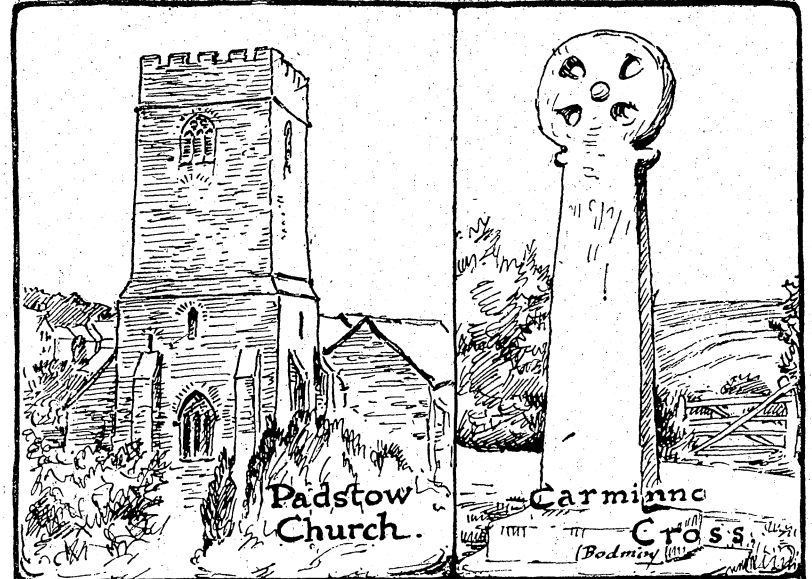
1928

A **MONSIEUR ROBERT FAWTIER**

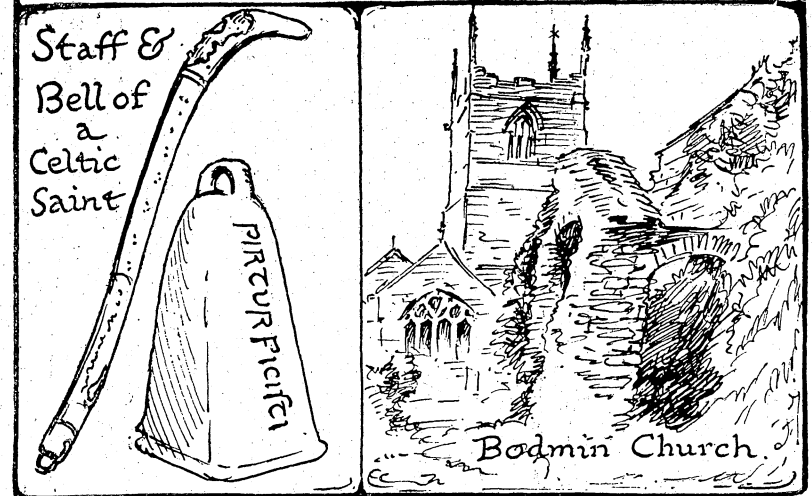


Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2021



S. PETROC, a Cornish Saint.



Eglise de Padstow — Croix de Carminow
Bâton et Cloche d'un Saint celtique — Eglise de Bodmin

SAINT PÉTROCK

Abbé et Confesseur ⁽¹⁾

UN MOT DU TRADUCTEUR

Traduttore, traditore. Si une traduction d'après l'original est une trahison, la traduction d'une traduction n'est-elle pas une trahison à la deuxième puissance ? L'auteur de celle qui est présentée ici n'a pas la fatuité de croire qu'il ait échappé à ce reproche. Il serait particulièrement surpris que MM. Fawtier, Loth et Pérennès acceptassent la paternité des citations françaises qui leur sont attribuées. Quant à l'auteur anonyme de la *Vita Petroci*, s'il est plus accommodant en ce qui concerne la traduction du texte latin, c'est... qu'il est mort depuis longtemps.

Le traducteur s'est fait un scrupule de serrer le texte anglais d'aussi près que possible, respectant même généralement la tournure des phrases, qui aurait souvent gagné à prendre une allure plus française. Les mots latins, les titres d'ouvrages, les noms de lieux n'ont pas été traduits : ils n'avaient pas à l'être ; mais ils auraient davantage *tiré l'œil* s'ils eussent été mis en italiques.

Il y a Cornouaille et Cornouaille : une anglaise, une bretonne, La Vie de S. Pétröck mentionne l'une et l'autre. Afin de rendre impossible toute confusion, on a laissé à l'une sa forme anglaise de Cornwall, Cornwallais (cornique, pour les choses) et l'on a réservé pour l'autre la forme française, Cornouaille, Cornouaillais.

Est-il utile que le traducteur exprime son opinion

(1) Les pages qui suivent sont la traduction, faite par Dom F.-L. Malgorn, de la plaquette de M. Doble : *S. Petroc, a Cornish Saint*.

sur cette plaquette ? Le moins qu'on puisse dire c'est que c'est un travail hautement consciencieux. L'auteur s'est spécialisé dans l'étude des vieux saints de son pays : il est *Cerniwaidd* c'est-à-dire *Kernevod* d'Outre-Manche. Son œuvre est déjà fort étendue. En effet, Saint Pétrock, — S. Pérec, dirait-on chez nous, — constitue la onzième série, et il nous arrive précédé de S. Budoc, S. Guénolé, S. Corentin, S. Melaine, S. Méen, S. Guigner, etc., tous connus et véné-
rés chez nous.

M. Doble ne s'est pas borné à étudier les anciennes Vies écrites ; il a religieusement relevé les traditions locales relatives à ses saints compatriotes, visité les lieux où ils ont vécu, afin de les placer dans leur cadre authentique ; il est venu jusqu'en Bretagne, où Lopérec et Tréboul lui ont fourni d'intéressants souvenirs. Les documents qu'il a utilisés ont été passés au crible d'une judicieuse critique. Personne ne songera à le taxer d'hypercriticisme parce qu'il rejette dans le domaine des contes de fées ces histoires de reptiles qui s'entredévorent si bien qu'il n'en reste qu'un : tout juste assez pour motiver l'intervention du thaumaturge. Les pérégrinations lointaines, à Rome, à Jérusalem, à Saint-Jacques en Galice, étaient une des caractéristiques des moines celtes : ceci est historique ; ce qui l'est moins ce sont ces bateaux qui se trouvent à point nommé pour transporter les saints personnages, et qui restent vingt ans exposés aux intempéries et à la cupidité des riverains, sans que, au bout de ce temps il y manque un tolet ou un pouce de filin. Pour les autres miracles, résurrection d'un mort, guérison de malades, etc., ils sont monnaie courante dans la vie de tous les saints : il n'y a aucune raison de les rejeter *a priori*.

Mais je n'ai pas à faire la critique de la *Vita Petroci* ; aussi bien, ce que j'en dis n'a d'autre but que

de m'associer à celle qu'en a faite M. Doble. Au surplus, je n'ai pas à présenter l'auteur : la plupart des lecteurs du *Bulletin* ont lu l'intéressante étude qu'il y a publiée en 1924.

DOM J.-L. MALGORN.
Kergonan, 4 octobre 1927.

Il n'est pas de Saint Cornwallais dont la biographie offre un plus grand intérêt historique que S. Pétrock. Il a donné son nom, non seulement à l'ancienne ville de Padstow (*Petrockstow*) et à 27 églises paroissiales dans le Devon et le Cornwall, mais probablement aussi à l'ancien Hundred of Pydar, ce qui visiblement signifie Petrock'shire. Il fut le fondateur du monastère de Bodmin, qui fut la capitale religieuse du Cornwall jusqu'à la fin du Moyen-Age. Mais il est aussi l'un des saints du Devon, où il y a beaucoup plus d'églises sous son patronage qu'il n'y en a en Cornwall. Dans le Somerset, il est le patron de Timberscomb. Il est clair que Petrock fut l'apôtre de tout l'ancien royaume de Domnonée. Son culte fut transporté en Bretagne, et c'est grâce à sa popularité en Bretagne que son intéressante Vie nous a été conservée.

Durant la Réforme et les siècles d'indifférence qui suivirent, toutes les Vies écrites des saints patrons de nos paroisses Cornvalliennes furent détruites, soit de parti pris, soit par négligence. Deux pourtant d'entre elles — celles de S. Gwinear et de S. Petrock — ont survécu dans des MSS. français. (1) Une paraphrase de la Vie de S. Gwinear, écrite aux environs de l'an

(1) S. Samson est beaucoup plus un saint de Bretagne que de Cornwall, et les Vies bretonnes de SS. Pol de Léon, Budoc, Maudez, Mewan, Winwaloe, Corentin, etc., ne font pas mention du Cornwall, bien que tous ces saints soient patrons de paroisses Cornvalliennes.

du Seigneur 1200, par un clerc nommé Anselme, a été récemment publiée par l'auteur de la présente étude. L'autre Vie va être publiée ici même en anglais pour la première fois.

Jusqu'ici cette Vie n'a été connue des savants en Angleterre que par un abrégé fait par un certain Jean de Tynemouth, que l'on voit dans le *Nova Legenda Angliæ* de Capgrave, et qui a été imprimé par les Bollandistes dans leur œuvre monumentale des *Acta Sanctorum*, sous la date du 4 juin (pp. 399-402); mais par la grande amabilité de M. Robert Fawtier, le distingué savant français, Professeur d'Histoire du Moyen-Age à l'Université Egyptienne du Caire, il nous a été permis d'utiliser une copie faite par lui, il y a quelques années, sur un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, à Paris (M S. Lat. 9889, Fol. 142) contenant la Vie originale d'où Jean de Tynemouth tira sa version abrégée. L'amabilité de M. Fawtier a rendu un grand service à tous ceux qu'intéresse l'Histoire du Cornwall; car la Vie que nous sommes aujourd'hui en mesure de publier pour la première fois dans sa forme complète, contient des références locales à des lieux et à des personnages Cornwallais qui ont été omises par Jean de Tynemouth, bien que, en fait, elles constituent les parties les plus intéressantes de l'ouvrage, et celles qui renferment le plus de traces de traditions réellement anciennes.

Le texte qui est ici présenté au lecteur anglais est une traduction aussi littérale que peuvent le permettre les altérations du texte.

Il faut maintenant dire un mot sur la date et l'origine du M S. que nous traduisons. Il fait partie du M S. Lat. N° 9889 de la Bibliothèque Nationale de Paris, qui est l'Obituaire de la grande Abbaye de S. Méen, non loin de Rennes, en Bretagne. L'Abbaye de

S. Méen avait une dévotion spéciale à S. Petrock. S. Méen (Mewan) est représenté comme un disciple de S. Samson, qui joue un rôle important dans la légende de S. Petrock. En 1177, un prêtre breton nommé Martin, qui était devenu « chanoine de l'Abbaye de Bothmenia » (Bodmin), vola à Bodmin le corps de S. Petrock immédiatement après la fête de l'Epiphanie, et, s'échappant par mer jusqu'en Bretagne, en fit don à l'Abbaye de S. Méen. Roger, Prieur de Bodmin, s'adressa au roi Henry II, qui en ce temps-là était suzerain de la Bretagne. Sur l'ordre du Roi, Rolland de Dinan se rendit à S. Méen à la tête d'une troupe de soldats, et somma les moines de restituer le corps saint. Comme ils « ne se souciaient pas d'encourir la colère du roi, ils rendirent le saint corps au susdit Roger, le Dimanche après la Pentecôte, 19 juin, et ce corps sacré lui fut restitué sain et entier, sans qu'aucune parcelle en eût été détachée, par l'abbé et les moines de l'Eglise de S. Mevennus (Méén ou Mewan), qui jurèrent sur les reliques de cette même Eglise qu'ils n'avaient tenu par devers eux aucune parcelle de ce corps. Sur ce, le dessus-nommé Prieur de Bothmenia retourna tout joyeux en Angleterre, rapportant le corps du Bienheureux Petrock dans une châsse d'ivoire. » (1) (Cette châsse existe encore). Le fait que le Breton qui enleva le corps de S. Petrock le porta à l'Abbaye de S. Méen donne à supposer des rapports anciens entre cette abbaye et Bodmin; et bien que les Reliques eussent été restituées sans réserve, la Fête de S. Petrock, Abbé, fut célébrée avec grande solennité à S. Méen jusque dans le 17^e siècle, et probablement jusqu'à la dissolution de l'abbaye à l'époque de la Révolution. C'était une fête à 12 leçons (c.-à-d. de la plus haute classe) « à quatre chapes, avec son *historia* (légende) propre.

(1) Chroniques de Roger de Hoveden et Benoît de Péterborough.

On allume 18 cierges. » (La rubrique est la même que pour la fête patronale de S. Mevennus). Si la fête tombait pendant les octaves de l'Ascension, de la Pentecôte ou de la Fête-Dieu, on devait la transférer à la première férie vacante de Septembre, et elle était célébrée avec octave. (1) Nul doute que cette « hystoria propria » ne soit la Vie même que nous allons mettre sous les yeux du lecteur.

Une mise en garde est nécessaire contre une créance excessive à cette Vie monacale. Elle n'est pas très ancienne. (M. Fawtier pense qu'elle est du 11^e ou du 12^e siècle ; feu l'Abbé Duine dit qu'elle est du commencement du 16^e s.) et les consciencieux Bollandistes la décrivent comme une « *Vita suspecta* ». Ils disent fort judicieusement que son auteur « semble avoir puisé beaucoup de ses matériaux dans la tradition populaire, qui est de mince autorité lorsqu'elle se rapporte à une époque si lointaine. » Sans aucun doute, la Vie est en partie une copie d'une Vie plus ancienne ; mais, pour une large part, c'est un recueil de légendes et de contes. Encore sont-ce des contes délicieux et quelques-uns sont franchement originaux. Ce sont, pour la plupart, des légendes locales, et, par suite, ils présentent un très grand intérêt pour ceux qui étudient le folk-lore cornique, étant donné le peu de folk-lore cornique médiéval qui est venu jusqu'à nous. Ce sont les histoires que nos ancêtres du moyen-âge à Bodmin et à Padstow racontaient autour de l'âtre pendant les soirées d'hiver. (2)

(1) Duine, Inventaire Liturgique de l'Hagiographie Bretonne, p. 199.

(2) Le lecteur peut de rappeler la scène dépeinte par Sir Walter Scott dans le second chant de *Marmion*, comme se passant à Holy Island, lorsque les nonnes de Whitby et de Lindisfarne

« Se pressaient autour du feu ;

Et toutes, à tour de rôle, essayaient de dépeindre
Les mérites rivaux de leur saint :

Thème qui jamais ne peut lasser

Une sainte fille ; car, qu'on le sache bien,

Les histoires relatives à certains lieux du Cornwall et à des saints que la tradition met en relation avec S. Petrock, doivent (comme l'a fait remarquer M. Loth) (1) contenir quelque fond de vérité, et l'historien Cornwallais ne peut se permettre de les négliger.

L'écrivain anonyme était probablement moine de S. Méen, mais il devait avoir été en Cornwall. En tout cas, il est clair que la version originale (? 12^e siècle) qu'il a copiée avait été écrite par un Cornwallais. La Vie est écrite dans un style agréable, et supporte sans désavantage la comparaison avec d'autres monuments de l'hagiographie celtique.

Le Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris est très défectueux, et plusieurs passages en sont désespérément altérés. « C'est un des textes les plus défectueux que je connaisse... Il ne nous est connu que par une reproduction du 18^e siècle, qui a été faite ou avec une extrême négligence ou d'après un

L'honneur de leur saint était leur propre honneur.

.....
Elles disaient comment dans une cellule de leur couvent
Une princesse saxonne jadis habita,

La charmante Edel fled,

Et comment de milliers de serpents, chacun
Fut changé en une cueille de pierre,

Lorsque Hilda la sainte pria ;

Elles-mêmes, dans leur enclos sacré,

En avaient souvent rencontré les pierreux replis,
.....

Mais volontiers les nonnes de Ste Hilda apprendraient
Si sur un rocher, tout près de Lindisfarne,

Saint Cuthbert se tient et travaille à façonner

Les perles nées de la mer et qui portent son nom.

Ces contes, les pêcheurs de Withy les avaient narrés,

Et ils disaient qu'ils pouvaient distinguer ses formes,
Entendre résonner son enclume ;
.....

Au coin du feu courent ces légendes. »

(1) Vie la plus ancienne de S. Samson, pp. 25 et suiv.

manuscrit en fort piteux état. » (1) Fort heureusement toutefois, l'abrégé de Jean de Tynemouth nous aide à expliquer plusieurs de ces passages altérés (il a dû se servir d'une autre copie du texte) : et une troisième version de la Vie, contenue dans le Légendaire du monastère de S. Gildas-des-Bois, en Bretagne (Bibl. Nat. Paris, MS. lat. 11770, f° 2) nous apporte une aide nouvelle. Etablir le texte latin correct serait une tâche extrêmement difficile ; mais je pense avoir donné le sens général de notre auteur, même dans les passages où le texte semble le plus altéré.

Les paragraphes commençant par des lettres capitales représentent évidemment les douze leçons de l'« *hystoria* » liturgique lue à Matines, ainsi qu'il a été dit plus haut, bien que, par suite de quelque confusion, ces paragraphes soient au nombre de treize.

VITA PETROCI

(Folio CXLII). DONC LE BIENHEUREUX PETROCK, GALLOIS (*Cumber*) DE NATION, issu de royal estoc, vécut dès son enfance de telle façon qu'en tenant à la foi et en imitant les œuvres du Prince des Apôtres (c.-à-d. de Pierre), il montra qu'il était lui-même le Roc (*petra*) sur lequel la Vérité Même (c.-à-d. Notre-Seigneur Jésus-Christ) avait promis de bâtir son Eglise (2), réalisant ainsi la prophétie divinement énoncée dans le choix (par ses parents) de son nom (*Petrocus*). Et en vérité, Dieu avait répandu en lui une telle grâce qu'il gagnait la faveur de tous. Car il était beau d'apparence, affable dans sa conversation, prudent, simple, modeste, humble, « donnant avec joie » (3), brûlant d'une incessante charité,

(1) M. Fawtier.

(2) Matt. XVI, 18.

(3) 2 Cor. IX, 7.

toujours prêt pour toutes les œuvres de Religion parce que dès sa prime jeunesse il avait, par une attentive vigilance, atteint la sagesse de l'âge mûr (1).

AUSSI, APRES la mort de son père, les nobles de toute la province, aux acclamations unanimes de tout le peuple, le demandèrent-ils pour roi, par droit de naissance, à la place du roi qui venait de mourir. Mais lui, faisant peu de cas d'une situation élevée, et plutôt préoccupé du salut de son âme, résolut de ne pas rechercher la gloire d'une dignité terrestre, vu qu'il avait fixé son cœur sur un royaume céleste. Il y avait en lui l'esprit d'humilité, et il préféra être par son propre choix au niveau des autres, ou même être soumis à d'autres qu'il eût difficilement pu gouverner sans être enflé par (la sensation de) la grandeur et par là « concevoir son âme en vain » (2). Il disait, avec l'Apôtre, « Nous n'avons pas ici de cité permanente » (3), et il s'appliquait à servir Dieu de façon à ne pas « s'embarrasser dans les affaires de cette vie » (4). En conséquence, Pétrók réunit ses partisans et leur expliqua soigneusement la résolution qu'il avait arrêtée dans son esprit, leur demandant de suivre eux aussi la voie pour laquelle il s'était décidé. Tous ils décidèrent de remettre entre ses mains leurs personnes et leurs biens.

APRES CELA LE JEUNE HOMME, accompagné de soixante nobles (*palatini*) s'empressa de se rendre à l'église, et là, tous embrassèrent l'état clérical et revêtirent le nouvel habit exigé par la religion de l'ordre monastique. Lorsqu'ils eurent quitté l'église, après avoir dûment accompli tous les rites de cette cérémonie, il sembla bon au serviteur de Dieu de

(1) *Canos mores*, cf. *Sag.* IV, 9.

(2) *Ps.* XXIII, 4. *Vulg.*

(3) *Hebr.* XIII, 14.

(4) 2 *Tim.* II, 4.

se rendre en Irlande, parce que la Science y était florissante, et de mettre entre les mains de professeurs ceux qu'il avait élevés à la hauteur de la Vie Religieuse, afin qu'ils fussent instruits avec lui-même dans les Arts Libéraux. Ainsi donc, ayant dûment fait tous les préparatifs de voyage, ils se confièrent aux vents et à la mer, au nom de Jésus, et atteignirent rapidement le rivage désiré. Là, se recommandant lui-même à la garde de Dieu, il visita, plus en enfant du pays qu'en étranger (*vix advena*) tous les centres fameux d'études et de Religion, et il apprit à être le disciple de la Vérité, afin de ne pas devenir un maître de l'erreur ; et ceux qu'il avait retirés du monde et introduits dans la vie monastique, il les avait fait instruire avec lui-même, pendant l'espace de vingt ans, plutôt dans les lettres divines que dans les lettres humaines, au point qu'ils surpassaient les maîtres les plus réputés. Alors, après un cours d'études suivi pendant de si longues années, le serviteur de Dieu, se réjouissant modestement du don spécial de connaissances et de la plénitude du savoir à laquelle il était parvenu, déclara à l'obéissante troupe de ses disciples qu'il se proposait, si tel était leur avis, de faire voile vers les côtes de la Bretagne Occidentale. Tous furent d'accord, et promirent de suivre leur maître. Alors, ayant reçu l'autorisation de partir, la savante troupe des compagnons dit adieu à ses chers maîtres et ayant échangé au milieu des larmes le baiser du départ, sous la conduite du serviteur de Dieu, elle arriva, après un court voyage, au lieu même où longtemps auparavant elle avait abandonné le bateau.

COMME ILS ERRAIENT le long du rivage, et que, préoccupés de trouver une autre embarcation, ils se demandaient les uns aux autres ce qu'il y avait à faire, Pétröck, le serviteur de Dieu, descendit sur la

grève et y trouva le même bateau qu'ils avaient laissé là il y avait bien des années, sans autre que Dieu pour en prendre soin, en parfait état et sans dégradation d'aucune sorte. L'examinant attentivement, il rendit, des lèvres et du cœur, gloire à Dieu, de qui la Providence miséricordieuse avait préservé ce frêle vaisseau d'être endommagé par toutes les tempêtes et les vagues qui avaient dû l'assaillir durant ces longues années. Regardant cela comme d'un bon augure pour le voyage qu'ils allaient commencer, il monta à bord de l'esquif avec plus d'assurance qu'un marin expérimenté, bien qu'il n'eût aucune pratique de la navigation, et il fut suivi par la troupe de ses disciples remplis de joie. Au commandement du serviteur de Dieu, ils hissèrent les voiles jusqu'au haut du mât, ayant foi en ce qu'ils avaient appris de leur vrai maître — que tout est possible aux saints. Les voiles tendues, la barque fut portée en avant par la crainte de Dieu avec une grande rapidité, bien que les vents fussent contraires. Pour compléter dans l'esprit du simple équipage le sentiment de la miraculeuse intervention, l'intervalle de mer fut traversé en un rien de temps, et le bateau aborda au havre tranquille où tendaient leurs désirs.

(Là) TOUT PRES DU RIVAGE, au bord de la rivière Haile, un certain Samson, digne serviteur de Dieu, avait une habitation dans le désert. Cet homme, avec une abnégation pleine de zèle et des prières ininterrompues, s'offrait lui-même comme un vivant sacrifice à Dieu, par une vie d'extrême pénitence, et s'efforçait, à l'aide d'un travail quotidien, de Lui bâtir un temple. Il arriva que précisément ce jour-là il était sorti pour cultiver la terre et pour se livrer, selon son habitude, au travail manuel, lorsque, tournant ses regards vers la mer, il aperçut une nef, et demeura tout étonné en voyant la vitesse extraordi-

naire avec laquelle elle s'avancait sur l'eau. Lorsque ses disciples eurent débarqué, comme ils passaient à travers champs, Pétröck aperçut quelques moissonneurs tout près de là, car c'était le temps de la moisson, et les ayant salués poliment, il leur demanda, comme tout étranger l'eût fait, comment ils se portaient et à quelle religion ils appartenaient. Mais ces gens mal civilisés lui répondirent grossièrement, et lui dirent que la chaleur et le rude labeur les avaient altérés, et que, s'il voulait leur faire plaisir, il ferait jaillir d'un des rochers qui étaient là une source d'eau fraîche pour étancher leur soif, (disant cela) soit avec l'intention de se moquer de l'étranger qu'il était, soit pour s'assurer par là de sa sainteté. Mais lui, habitué à donner à quiconque lui demandait, après avoir imploré la bonté de Dieu, frappa un rocher avec le bâton qu'il portait, et immédiatement une source de l'eau la plus limpide jaillit sous leurs yeux, et de là n'a jamais depuis cessé de couler un cours d'eau extrêmement salubre.

(1) LE SERVITEUR D'UN DIEU SI GRAND était assuré que ce miracle serait cause d'une foi solide aux miracles accomplis par Dieu (parmi le peuple de ce pays) dans le temps à venir. Les barbares (2) furent émerveillés de ce qu'ils avaient vu, et rendirent grâces à Dieu, par la puissance de qui ils avaient vu suspendues les lois de la nature ; et lorsque le serviteur de Dieu s'informa s'il y avait dans la province quelque personne religieuse (religionis (3) cultor), ils lui désignèrent le susdit Samson, sa stricte abstinence, et comment il vivait du travail de ses mains, combien dure et austère était son existence, comment il passait la nuit en prière, et, entièrement

(1) Texte altéré.

(2) Jean de Tynemouth ajoute « totalement ignorants de la Religion Chrétienne ».

(3) J. de T. lit: « Christianæ Religionis cultor ».

voué au service de Dieu, n'avait pour toute nourriture qu'un peu de pain d'orge. Le serviteur de Dieu, entendant ce récit, et apercevant l'endroit où était Samson, se dirigea vers lui la joie dans l'âme, demandant à Dieu que Samson ne pût quitter cette place avant qu'il eût pu lui parler — si grand était le désir de cette âme sainte de s'entretenir avec un saint homme. Le Seigneur lui accorda le désir de son âme, « ajoutant à son désir ce qu'il n'avait pas osé demander » (1) et sur-le-champ les membres de Samson devinrent raides comme pierre. En vain essayait-il de porter les mains à l'outil avec lequel il retournait la terre. Ainsi avait-il été enchaîné par les liens de la prière de l'homme de Dieu. Entre temps, S. Pétröck l'avait rejoint, et, à la voix de sa salutation, Samson fut délivré de cette rigidité de pierre, et, après qu'ils eurent échangé le baiser de paix, il rendit gloire à Dieu pour la vertu et la sainteté qu'Il avait révélées par un si étonnant miracle.

APRÈS QUE LE SERVITEUR DE DIEU eut eu un court entretien avec Samson, ayant reçu la permission de partir, il dirigea ses pas vers la celle de l'Évêque Wethnoc (2) que Samson lui avait indiquée. Wethnoc le reçut avec courtoisie, et le traita, ainsi que ses compagnons, avec honneur, dans le véritable esprit de l'hospitalité. Le lendemain matin, le serviteur de Dieu résolut de se fixer en ce lieu, et, s'approchant de Wethnoc, il lui demanda avec instances la permission de vivre en sa compagnie. L'évêque acquiesça volontiers, et lui promit spontanément de lui abandonner complètement sa celle, parce qu'il était convaincu que Pétröck était cet homme qu'une an-

(1) Adjiciens quod orare non praesumpserat ». Citation tirée de la collecte du 12^e Dimanche après la Trinité (dans le Prayer Book et l'ancien usage de Sarum; du 11^e Dimanche après la Pentecôte dans le missel Romain.)

(2) Wethnoc. Légendaire de S.-Gildas.

cienne prophétie répandue dans le pays environnant avait annoncé comme devant venir de l'Irlande et exalter partout le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ par les mérites de la plus haute sainteté. Il demanda toutefois, et obtint, qu'en souvenir de lui ce lieu portât son nom. C'est pourquoi, dans la langue de cette nation, ce lieu est appelé Landuvethnoch jusqu'à ce jour. L'Evêque Wethnoc partit donc avec ses hommes, heureux d'avoir été jugé digne de préparer un lieu d'habitation à l'homme de Dieu, et le Bienheureux Pétrock entra dans la celle avec ses disciples. Là, pendant trente années entières, il vécut et mena une vie si irréprochable qu'il ne traita personne comme il n'eût pas voulu être traité lui-même, et châtia tellement son corps par les veilles et l'endurance du froid que, pour réprimer les mouvements déréglés de la concupiscence, il se plongeait souvent au milieu d'un torrent (1) et s'y tenait tout nu depuis le chant du coq jusqu'au point du jour, bien que, en vérité, il pratiquât une si grande frugalité que seule elle eût suffi pour triompher des appétits de la chair. En effet, par une perpétuelle abstinence, il avait si bien dompté le plaisir du goût que non seulement il ne recherchait pas les mets délicats, mais qu'il se réjouissait en ne mangeant que du pain, excepté le Dimanche, où, pour honorer la Résurrection de Notre-Seigneur, il goûtait légèrement d'un peu de légumes, afin de n'être pas affaibli dans son corps au point d'être incapable de faire le service du Seigneur.

APRES TANT D'ANNEES d'une si stricte abstinence, le serviteur du Seigneur, Petrock, entreprit un long voyage à Rome, pour satisfaire sa dévotion, et afin que par cette fatigante expédition, il pût forcer la chair, exercée par de saintes observances, à servir

(1) Texte altéré. J. de T. lit *torrentis*, qui est évidemment la vraie lecture.

l'esprit. Et lorsqu'il revint de là, après avoir exactement observé tout ce qui était commandé par les pieuses coutumes d'un Pèlerinage (1), quand il fut arrivé à New Town sur les confins du Cornwall (Cornubia), il arriva qu'une tempête de vent et de pluie avait transformé les chemins en rivières et les avait rendus impraticables. Et tandis que ceux qu'il avait pris comme compagnons conversaient entr'eux en maugréant (contre le temps), le serviteur de Dieu arrêta leurs murmures en promettant que le lendemain il ferait beau, et qu'ils feraient un heureux voyage. Mais quand arriva le lendemain, la tempête n'avait pas cessé. Ce que voyant le serviteur de Dieu, il commença à s'affliger et à s'accuser de présomption pour avoir promis une chose qui n'était pas selon l'ordre de la divine Providence. Lorsque, au troisième jour, la tempête cessa, et que ses compagnons voulurent continuer leur voyage, il annonça qu'il allait se rendre en pèlerinage à Rome, parce qu'il avait parlé inconsidérément et prophétisé à faux et en désaccord avec ce que Dieu avait disposé. Ils y consentirent, bien qu'à regret, et après avoir échangé le baiser de la charité, ils se séparèrent en pleurant, et ainsi ils retournèrent en Cornwall, tandis que lui se mettait en route vers Rome. Il y demeura le temps qu'il jugea suffisant pour l'accomplissement de ce devoir (du pèlerinage) suivant la coutume des pèlerins, et ensuite il visita tour à tour les lieux rendus les plus célèbres par des saints de bienheureuse mémoire, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Jérusalem, au Sépulcre du Seigneur. Ainsi remplit-il la tâche qu'il s'était imposée, sans mésaventure ; mais la soif et la faim, la sueur et le froid ainsi que les veilles nocturnes, qu'il

(1) Les Bollandistes, pour éviter l'apparente contradiction de deux voyages à Rome, ont sans raison altéré ce passage, ainsi qu'il suit : « lorsque, sur le point de partir pour un lointain voyage à Rome, il fut retourné en Cornwall. »

avait endurés pour le nom du Christ, le long du chemin, il les considérait comme ses délices.

ET LORSQUE AU SEPULCRE du Seigneur, il eut répandu les pieuses prières et les larmes qui jaillissaient du mélange de componction et de joie qu'il ressentait, il dirigea ses pas vers l'Orient, jusqu'aux plus lointaines frontières de l'Inde, et enfin, après bien des dangers de la part des brigands et des fleuves, arrivé à l'Océan Oriental, vaincu par l'excès de la fatigue, il s'endormit sur le rivage. En se réveillant de son sommeil, le serviteur de Dieu aperçut un esquif qui s'avancait vers lui sur la mer, tout rempli de lumière au-dedans, et juste assez grand pour contenir un seul homme. Voyant le vaisseau que la clémence du Tout-Puissant lui avait préparé, l'homme de Dieu s'y embarqua avec assurance, et fut convoyé à travers (l'Océan) par le seul mouvement de la mer, sans aviron ni rameur, et atteignit joyeusement une certaine île. Là, pendant sept ans, il mena une vie contemplative, en compagnie de saints personnages qu'il y avait trouvés, ayant pour toute nourriture un unique poisson que la divine volonté plaçait devant lui de temps en temps aux heures convenables. Après que se fut écoulé l'espace de sept années, voici que l'ange de Dieu se tint à côté de lui dans une vision pendant qu'il dormait, et lui adressa la parole en ces termes : « Allons, Pétrouk, serviteur de Dieu, quitte ces lieux ; car le Seigneur, sur l'ordre de Qui ce poisson dont Il t'a nourri pendant sept ans est demeuré sain et entier, (te commande de partir) et ce même esquif qui t'a porté ici est tout prêt pour ton usage. Et lorsque tu auras traversé la mer, tu trouveras le bâton que tu as laissé avec la peau de mouton, avec un loup qui les garde et que le Seigneur t'a préparé comme compagnon de voyage, pour te précéder et te guider en toute sécurité jus-

qu'à ce que tu sois arrivé en des pays connus, où plusieurs seront réjouis par tes mérites. » Il partit donc, sur l'avertissement de l'ange et trouvant toutes choses ainsi que l'ange le lui avait dit, il arriva dans la Bretagne Occidentale, où il fut reçu par ceux qui s'étaient attachés à lui.

REGNAIT EN CE TEMPS LA Teudur, homme cruel et féroce qui, pour punir les voleurs et les criminels, avait, par une cruauté sauvage, fait rassembler dans un étang marécageux des reptiles de différentes espèces et toutes sortes d'insectes nuisibles. A sa mort, son fils qui lui succéda sur le trône par droit de naissance, défendit que ce genre de supplice fût infligé à qui que ce fût, et les reptiles affamés, se retournant les uns contre les autres, et s'attaquant fréquemment d'une dent acharnée, se détruisirent mutuellement, si bien que d'un si grand nombre il n'en resta qu'un — monstre horrible, d'une taille énorme, qui, à l'aide de ses sauvages mâchoires, mettait en lambeaux d'épouvantable façon bêtes et hommes. Dès que l'homme de Dieu eut été mis au courant de ce péril, il s'avança hardiment vers le monstre, décidé à s'en rendre maître, en s'armant de l'invincible bouclier de la foi, en union avec Wethnoc et Samson. Il le lia avec un mouchoir, et s'en allait le mener à la mer, lorsque l'homme de Dieu rencontra une troupe de 300 hommes portant, au milieu des lamentations, le corps inanimé du fils d'un prince pour accomplir les rites des funérailles, conformément à la coutume du pays. Ils furent terrifiés à la vue de ce monstre hideux, et quelques-uns tombèrent étendus sur le sol, semblables à des hommes morts, tandis que les autres, debout et tremblants, avaient à peine la force de porter la bière, tellement ils avaient été saisis d'une horreur et d'une angoisse subites à la vue du reptile. Le serviteur de Dieu, ému

de compassion pour ces gens en deuil, s'agenouilla et pria, et ayant imploré la clémence du Tout-Puissant, rendit leurs forces à tous et ramena à la vie le jeune homme (ephebus) que tout à l'heure ils avaient porté comme un cadavre. Puis, tandis qu'ils se réjouissaient en louant Dieu, le saint commanda au monstre qu'il avait enchaîné de ne plus nuire à personne et de s'en aller dans les solitudes par-delà les mers.

En revenant de là il plaça Dom Pierre (1), homme très religieux qu'il avait récemment reçu à la Foi, comme Prieur à la tête des quatre-vingts frères qu'il avait eus sous sa direction, l'investissant de sa propre autorité ; puis il partit pour le désert, n'emmenant avec lui que douze qu'il avait choisis pour demeurer à part avec lui dans le désert, au milieu des creux des montagnes, dans les cachettes des rochers. Ce désert était desséché par suite du manque d'eau et les habitants n'avaient rien pour étancher leur soif. C'est pourquoi l'assemblée des frères, sur l'ordre de leur maître, après avoir passé la nuit à prier dans l'humilité d'esprit, le matin venu, suivirent le maître de leurs âmes, lequel, d'un coup de son bâton (sur un point) tout proche de la celle, du côté droit, fit sourdre une fontaine très limpide, qui existe encore aujourd'hui, et dont l'eau est très agréable au goût.

UN CERTAIN JOUR que le serviteur de Dieu était seul en prière dans un endroit où il avait coutume de prier, il vit apparaître à une certaine distance un cerf qui se dirigeait vers lui à toute la vitesse de ses jambes, poursuivi par les chasseurs de Constantin, homme riche, au milieu des clameurs et des aboiements des chiens. Le serviteur de Dieu, mû par un sentiment de bonté, le protégea contre tout mal. Le

(1) dominum petrum.



Statue de saint Pérec, dans la chapelle Saint-Guénolé à Loperéc

cerf était suivi par le capitaine lui-même, à qui ses soldats, craignant de toucher à l'animal aussi longtemps qu'il serait sous la protection de l'homme de Dieu, narrèrent la chose comme elle s'était passée. Transporté de fureur, Constantin voulut percer de son épée le serviteur de Dieu ; mais il fut subitement frappé de paralysie et devint incapable de mouvoir main ou pied, jusqu'à ce qu'il eût imploré son pardon, et que (à la demande de ses soldats) le saint l'eût délivré par ses pieuses prières. Après l'avoir rendu libre, il lui enseigna, ainsi qu'à ses dix-neuf soldats, la Foi chrétienne, et il les rendit bons et doux, de féroces tyrans qu'ils étaient, et de païens, il les rendit adorateurs du Christ.

Un jour, comme le serviteur de Dieu prenait son repas, une cruche d'eau qui avait été placée là fut heurtée par mégarde, et le liquide fut répandu. Mais Pétrock, faisant le signe de la croix, releva immédiatement le vase, rempli d'un céleste nectar ; après en avoir goûté, il le passa à ses frères, qui furent émerveillés de sa douceur.

Un dimanche, le saint veillait en priant hors de sa cellule, lorsque la pluie se mit à tomber abondamment tout autour de lui, mais sans tomber sur lui.

Le serviteur de Dieu et l'Evêque Wethmoc (1) étaient (un jour) seuls, s'entretenant suavement de choses du ciel, quand voici qu'un manteau d'une merveilleuse beauté descendit (du ciel) entre eux deux. Et tandis que « se prévenant d'honneur réciproquement » (2) chacun l'offrait à l'autre, et dans une pieuse contestation accumulait les raisons pour l'adjuger à l'autre, il fut tout-à-coup élevé au ciel

(1) J. de T. omet *Wethmoc*, et lit « un certain saint évêque ». L'histoire semble être une réminiscence de la Vie de Paul de Thèbes par S. Jérôme, c. X et XI.

(2) Rom. III: 16.

sous leurs yeux. Et immédiatement il en vint deux du ciel — un pour chacun.

Après qu'ils eurent passé plusieurs années dans la susdite celle, dans la sainteté de vie et de mœurs, le serviteur de Dieu fut dirigé par un ange pour se retirer dans quelque partie du désert plus solitaire encore ; et il y trouva Vuron, ermite d'une grande sainteté, qui, tout en gagnant son pain quotidien par le travail de ses mains, ne laissait jamais son esprit se distraire de la prière. Il lui demanda et obtint la grâce de l'hospitalité, et ils entrèrent ensemble dans la demeure solitaire (de Vuron), où ils trouvèrent du pain et une table blanche placés là pour eux par l'ordre de Dieu. Rafraîchis par la merveilleuse douceur de ce repas, ils rendirent grâces à la divine bonté, et poursuivirent leurs graves colloques ; puis Wron partit à la recherche d'une nouvelle demeure pour lui-même. Entre temps, les disciples de Pétröck, inquiets, l'avaient cherché à travers le désert, et lorsqu'ils l'eurent trouvé, ils le saluèrent et le supplièrent de revenir, quelque fut son désir de cacher sa sainteté (dans la solitude). Et il commença de rechef, selon sa constante habitude, à les instruire soigneusement sur la vraie Religion (1), afin que ceux qui avaient abandonné les affaires du monde pussent aussi renoncer aux affections corrompues de leur propre cœur, et dédaigner les plaisirs séducteurs, restreindre la passion de la colère, réprimer l'irritabilité, fuir la fausseté, haïr l'envie, et non seulement ne pas médire mais ne pas même soupçonner le mal dans leur prochain, déraciner l'orgueil, cultiver les vertus, afin de préparer leurs cœurs (2) comme des demeures sans tache et devenir le Temple de l'Esprit-Saint.

(1) J. de T. transpose ce paragraphe à la fin de la Vie.

(2) Visiblement emprunté à la séquence de la Pentecôte « Sancti Spiritus adsit nobis gratia: Quae corda nostra sibi faciat habitacula. »

CES REGLES ET D'AUTRES SEMBLABLES, cette âme remplie de foi les donnait comme un Père à ses enfants et comme un Maître à ses disciples.

Cynam, tribun dans la région, était torturé d'un mal affreux, Pétröck lui apparut une nuit pendant qu'il dormait et lui commanda de rendre la liberté aux personnes accusées qu'il retenait en prison, (lui promettant) que s'il voulait les relâcher (1) il recouvrerait la santé. A son réveil, il narra la vision à son épouse, sur le conseil de qui il délivra les prisonniers de leurs chaînes, et il se trouva complètement guéri.

Une certaine femme aussi, qui souffrait d'une hémorragie depuis plusieurs années, toucha secrètement le vêtement du saint homme, et recouvra la santé en récompense de sa foi.

Mais, afin que la vertu du saint fût connue même des « animaux impurs » (Gen. vii, 2), un grand dragon qui vivait auprès de sa celle dans le désert, ayant reçu dans l'œil droit un morceau de bois, mettant de côté toute volonté de nuire, se rendit en hâte au temple où le saint était occupé à prier, et posant sa tête sur le seuil extérieur, il resta là trois jours, attendant de Dieu un miracle. Sur l'ordre de Pétröck, on l'arrosa avec de l'eau mêlée à de la poussière du pavé, et aussitôt, le bois extrait par l'effet de la prescription (du saint) et la vue recouvrée, chose merveilleuse à dire, il retourna à son bournier accoutumé.

Une femme pressée par la soif, une nuit, but l'eau d'une cruche et avala un petit serpent, (par suite de quoi) elle eut pendant plusieurs années une mauvaise santé. Comme aucun médecin ne pouvait la soulager, elle fut amenée au saint homme. Celui-ci

(1) *Manumissis*. Il est à peine possible que l'auteur de cette Vie ne fût familiarisé avec les actes de *manumissions* de serfs devant le reliquaire de S. Pétröck, qui couvrent les pages des Évangiles de Bodmin.

fit un mélange d'eau et de terre, qu'il donna à boire à la femme malade, et aussitôt qu'elle l'eut avalé, elle vomit un serpent long de trois pieds, mais mort, et sur l'heure elle recouvra la santé et rendit grâces à Dieu.

APRES CES miracles ET BEAUCOUP d'autres semblables, le Bienheureux Pétrock, sans cesse soupirant après les choses du ciel, après avoir traité son corps avec une grande rigueur, plein de jours, s'en alla vers Dieu, la veille des nones de Juin (4 Juin). Le saint corps, tout usé par les jeûnes et les veilles, est donc rendu à la poussière, et le sein d'Abraham reçoit son esprit, tandis que les anges, en chantant, lui souhaitent la bienvenue. A son tombeau s'opèrent de fréquents miracles, et ses ossements, bien que desséchés, conservent le pouvoir de ses vertus. Puissent ses glorieux mérites intercéder pour nous, avec le Christ, Qui avec le Père vit et règne éternellement.

AMEN.

Telle est la Vie médiévale de S. Pétrock. On ne peut s'empêcher de regretter qu'un homme qui évidemment exerça une influence si étendue et si durable dans le Cornwall et le Devon ne nous soit connu que comme une figure autour de laquelle se sont accumulées dans les siècles suivants des variétés de fables plus ou moins enfantines. Ce serait une grande perte pour nous si Michel le Nobletz et le P. Maunoir ne nous étaient connus que comme des saints vivant à Plouguerneau et à Quimper avec la réputation d'avoir été en ces lieux la terreur des serpents et des dragons. (Encore S. Pétrock fut-il parfois bon pour les dragons !) Tel pourtant a été le sort de ce grand abbé Celte.

Quoi qu'il en soit, l'historien ne peut se permettre de contester son témoignage, et l'historien Cornwal-

lais doit minutieusement passer au crible chaque paragraphe de la Vie de S. Pétrock, afin de découvrir les plus minimes parcelles de la vérité historique qu'elle contient indubitablement.

La Vita représente Pétrock comme contemporain de S. Samson. Nul doute que cela ne soit vrai, puisque la tradition cornique est confirmée par la tradition bretonne. La vénération en laquelle S. Pétrock était tenu dans la grande abbaye de S. Méen, en Bretagne, s'explique par le fait que S. Mevennus fut disciple de S. Samson. Les traditions orales recueillies par feu l'abbé Duine dans le diocèse de Dol, s'accordent avec la Vita Mevenni sur ce point. Ce qui fait la difficulté c'est que la Vita Samsonis, qui est la plus ancienne Vie d'un saint breton qui existe, tandis qu'elle est d'accord avec la Vita Petroci en le faisant débarquer sur les bords de l'estuaire du Camel, (il visite *Docco* : S. Kew), le représente comme ne faisant en Cornwall qu'un séjour relativement court, et continuant ensuite son voyage dans les Iles de la Manche et en Bretagne. La Vita Petroci, d'autre part, nous montre Samson déjà établi en Cornwall à l'arrivée de Pétrock, et s'y trouvant encore à son retour 37 ans plus tard ! La seconde illusion à Samson n'est toutefois en connexion qu'avec l'incident purement légendaire du serpent, et est complètement étrangère à la réalité historique.

Pourquoi Bodmin n'est-il pas mentionné, alors qu'il est fait mention de Guron, le saint de Bodmin ? (Le puits du cimetière de Bodmin est toujours appelé puits de S. Guron). Cela est assez embarrassant. Sans nul doute, le principal centre d'activité de Pétrock était Padstow, et non Bodmin. Guillaume de Malmesbury nous dit que « le siège de l'évêché de Cornwall était au lieu de S. Pétrock, le Confesseur. Ce lieu est dans le territoire des Bretons du Nord, près de la

mer, sur la rivière qui est appelée Hegelmithe. » *Hegelmithe*, évidemment = Haylemouth. (Roger de Wendover, qui confirme le dire de Guillaume de Malmesbury, l'appelle *Heilemutha*) et doit désigner Padstow, à l'embouchure du Camel, le *heyl* (*heyl* est le terme cornique usuel pour désigner un estuaire à marée) d'où Egloshayle tire son nom. Les moines ont pu se transporter plus tard à Bodmin pour se soustraire aux attaques des pirates. Mais l'auteur de cette Vita a dû connaître Bodmin, et y avoir recueilli une grande partie de ses renseignements. Est-il possible que le déplaisir d'avoir eu à restituer à Bodmin les reliques de S. Pétrock ait induit les moines de S. Méen à omettre toute mention de ce lieu ? Quoi qu'il en soit, l'incident Guron fut très probablement l'unique allusion à Bodmin dans la version originale de la Vie, copiée par notre auteur.

Les lieux mentionnés dans la Vita Petroci sont le Cornwall (Cornubia), la rivière Haile (c.-à-d. l'estuaire du Camel), Landuvethnoch, et « New Town sur les frontières du Cornwall ». Ce dernier est Newton S. Petrock, au Nord du Devon, à 10 milles à l'Est de la frontière Cornwallaise. Le roi Eadred (+ 955) « confirma au Prieur et aux chanoines de Bodmin et à leurs successeurs à perpétuité le manoir de Newton, avec ses appartenances, dans le comté de Devon, libre de toute charge sauf celle de prier Dieu. » Au nombre des possessions du Prieuré de Bodmin au moment de la Dissolution étaient « Newton Petrock et Holecombe, Ferme 12 Liv. 10 sh. 6 d. » La mention de ce lieu est une indication importante qui peut conduire plus tard à d'intéressantes découvertes. C'est le seul lieu du Devon auquel il soit fait allusion dans cette Vie.

Landuvethnoch est regardé par le chanoine Taylor comme étant Lanhydrock, près de Bodmin ;

mais Mr. C. G. Henderson est convaincu que, en réalité, c'est Padstow. Ussher (*Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates*, pp. 292, 3) nous dit que le « coenobium » de S. Pétrock était dans un lieu appelé « Lodenic ou Laffenac, plus tard Petrock-stow, à présent Padstow », *Lodenic* et *Laffenac* doivent être des corruptions de *Lanwethnoc*. Il est bien invraisemblable qu'un lieu aussi important dans l'histoire de S. Pétrock que le Lan de Wethnoc ait changé son nom en Lanhydrock. Hydrock était un saint vénéré à Bodmin (voy. ci-dessous), mais bien moins considéré que Wethnoc. Landuwethnoc était, cela est clair, l'ancien nom de Padstow avant l'arrivée de Pétrock. *Languihenoc* (ou *Lanwenhoc*) est mentionné dans le Domesday comme faisant partie des « terres de Saint Petrock en Cornwall », tandis que Padstow n'est pas mentionné, bien qu'il appartint certainement à S. Pétrock. (Le Prieur de Bodmin était Seigneur de Padstow, jusqu'en 1538).

Tous les saints mentionnés dans cette Vie étaient honorés dans le Prieuré de Bodmin. Guillaume de Worcester, qui visita Bodmin en Septembre 1478, trouva les noms ci-après dans le Calendrier de l'antiphonaire de l'église :

Sanctus Codocus (erreur, pour Cadocus) Confessor, 24 Jan.

Sanctus Wenedocus 7 die Marcii.

Sanctus Constantinus rex et martyr, 9 Marcii.

Sanctus Woronus, Confessor ... die Aprilis.

Sanctus Ydocus, Confessor, die 5 Maii.

Sanctus ... heremita, 21 Aug.

Exaltacio Sancti Petroci, die exaltacionis Sanctæ Crucis 14 Sept.

Translacio Sancti Petroci, 1 Oct.

Sanctus Withinocus, Episcopus et Confessor, 7 Nov.

Les histoires de Wethnoc et de Guron abandonnant leurs celles à Pétrock peuvent figurer la substitution du culte de S. Pétrock à celui de Wethnoc et de Guron à Landuwethnoch (Padstow) et à Bodmin. Ceux-ci étaient évidemment des saints d'une époque plus ancienne, antérieure à l'invasion du district par Pétrok et ses moines. Saint Guron pourrait être l'éponyme de la paroisse de Gorran, en Cornwall.

Le féroce chef Tudor est le traditionnel tyran du folklore cornique, tel qu'il apparaît dans le Mystère du 16^e siècle « Beunans Meriasek ». Dans l'Histoire il n'est connu que comme le chef local de Rivière près Hayle, dans l'Ouest du Cornwall, qui tomba sur une bande d'Irlandais immigrants dans ces parages, parmi lesquels étaient SS. Gwinear et Piala, et les fit tous périr. Que le folklore cornique ait fait de lui un tyran païen d'une particulière cruauté, c'est là probablement une des injustices de l'Histoire. En Bretagne, Tudor est le nom d'un saint. Quelqu'un du nom de Teuder doit avoir vécu à Lestowder en S. Keverne, et la tradition au 16^e siècle désignait la motte de Goddren (Goodern) près de Baldhu comme l'un de ses châteaux. C'est sans vraisemblance que la tradition l'a associé avec le voisinage de Bodmin, et notre auteur doit l'avoir rencontré comme une figure du folklore cornique en général. Il est vrai qu'un écrivain du 16^e siècle, Leland, nous dit (De Script. Brit., cf. XXXV, vol. 1, p. 61) qu'« il régna en Cornwall (Corinia) deux princes (reguli), Théodore et Constantin, dont la piété et la libéralité aidèrent Pétrock à obtenir une place très bien appropriée pour la fondation d'un monastère, à quelques milles des bords de la Severn ; celui-ci prit son nom des moines qui l'habitèrent, et fut appelé Bosmanach. » Ici certainement Tudor apparaît comme un personnage en relations avec S. Pétrock ; mais il est évident que

l'auteur de la Vie que nous étudions n'avait pas connaissance de la tradition donnée par Leland, puisqu'il dépeint Tudor comme étant jusqu'à la fin de sa vie « un homme cruel et féroce », et non comme un bienfaiteur de la Religion « pieux et libéral ».

L'histoire de Cynam, d'autre part, doit être une légende locale de Bodmin, et son nom est une réelle addition à notre fonds de traditions primitives de Bodmin. M. Jenner écrit : « *Cynam* est mis probablement pour *Cynan*, qui est la graphie galloise (prononcé *Cunnan*) de *Conan*. Je ne sais pas ce que *tribunus* veut nécessairement dire ici ; mais au moyen-âge ce mot était employé pour désigner un *collecteur d'impôts*, ou encore un *maire*. Mais les titres romains (cf. l'emploi de *consul* et de *comes*) désignaient vaguement tout officier de haut rang dans les Vies et les chroniques anciennes ». Dans la paroisse de Hel-land, il existe un manoir appelé Boconion (en 1318, « Bodkonan juxta Bodmin », plus tard Boconan) (1). C'était là évidemment la résidence du *Cynam* de notre auteur, étant donné que Bod-Conan signifie l'Habitation de Conan ; de sorte que le compilateur de cette Vie doit avoir connu Bodmin.

L'histoire de Constantin, l'homme riche, est visiblement une légende de Padstow. La petite église en ruine et la fontaine sacrée de S. Constantin sont sur Constantine Bay, à l'ouest de Trévoise Head, à quelques milles de Padstow. Le lecteur aura remarqué son nom dans le Calendrier de Bodmin. (Auprès de Helston il y a une paroisse de Constantine, où la fête se célèbre le Dimanche le plus rapproché du 9 Mars).

Le poisson miraculeux est un des thèmes favoris de l'hagiographie celtique, et apparaît dans les lé-

(1) Ceci m'a été signalé par M. Henderson.

gendes de S. Corentin en Bretagne et de S. Néot en Cornwall.

Pour conclure — il y a plusieurs traits dans cette Vie de Pétrock qui semblent dénoncer une origine très ancienne. On n'y trouve nulle trace de la vie de l'Eglise au moyen-âge. Nul évêque diocésain n'y apparaît ; moins encore un métropolitain. La Vita Corentini bretonne trahit sa date tardive en faisant aller Corentin au siège métropolitain de Tours pour y être consacré par S. Martin. Rien de pareil ne se trouve ici. Le seul évêque dont il soit mention est un évêque celtique errant, vivant dans une « celle », c.-à-d. un monastère. Il est question d'un pèlerinage à Rome ; mais il n'est pas dit un mot du pape. Pétock poursuit son voyage à Jérusalem et demeure sept ans avec des ermites orientaux. Nous savons que les Bretons, même au temps de Jérôme, aimaient à visiter la Palestine, et la fascination du monachisme oriental a beaucoup à voir dans le développement du monachisme dans l'Eglise Celtique. L'histoire de l'Eglise Celtique est pour une grande part une histoire de moines et de monastères, et la Vita Petroci, en faisant simplement de Pétock tour à tour un ermite et le chef d'une troupe de moines, trace l'image fidèle d'un saint celtique. La Vita ajoute que S. Petrok, comme tous les saints celtiques, prenait souvent des bains d'eau froide.

Jean de Tynemouth, écrivain du 14^e siècle (1), omet de mentionner la rivière Haile et l'ermitage de Samson qui en était proche, et l'histoire de Wethnoc abandonnant sa celle à Pétock. Nulle part il ne cite Wethnoc par son nom, bien qu'il rapporte l'histoire à laquelle il est mêlé. Il omet totalement l'incident de Guron. Il omet la présence de Wethnoc et

(1) Voir l'Introduction de l'édition Hortsman du « Nova Legenda Anglie » de Capgrave. (Clarendon Press).

de Samson avec Pétock dans l'histoire du dragon, Il omet le récit des funérailles du fils du prince, et dit simplement : « il rendit la vie à un mort ». Il omet l'incident de Pierre devenant Prieur, Il ne mentionne pas New Town sur la frontière du Cornwall.

II

Voyons maintenant quelles autres sources d'information nous possédons pour la vie de S. Pétock.

La Vie de S. Cadoc, par Lifris, clerc des Galles du Sud, commence par le récit suivant :

« Autrefois régnait sur les frontières de Bretagne, appelées Demetia, un certain roitelet, nommé Glui-gius (Glywys), de qui tout le pays de ce district, durant tous les jours de sa vie, fut nommé Gleuguissig (Glywysyg), qu'on dit avoir eu dix enfants... lesquels paisiblement et exactement partagèrent entre eux le royaume de leur père... à chacun une province, à la seule exception de Pedrog, le quatrième, qui renonça à un héritage passager pour un héritage éternel... Pedrog ne voulut pas accepter d'eux une part ; comme il repoussait totalement toutes les vanités du monde et ses leurres d'un moment, et que, suivant l'exemple des saints pères, il méprisait les choses mondaines pour les célestes, il commença à s'attacher fermement à Dieu, et dit adieu à son pays, à sa famille, et enfin à toutes les choses de ce monde. Quittant la maison pour voyager, sous la direction de Dieu, il arriva enfin au pays des Corniques, au territoire qui est appelé Botmenei ; et là il servit Dieu toute sa vie fort dévotement ; et bâtit là un très grand monastère en son honneur ; et sa fête est gardée avec grande vénération, ainsi que sont gardées les principales solennités des saints, le 4^e de juin. »

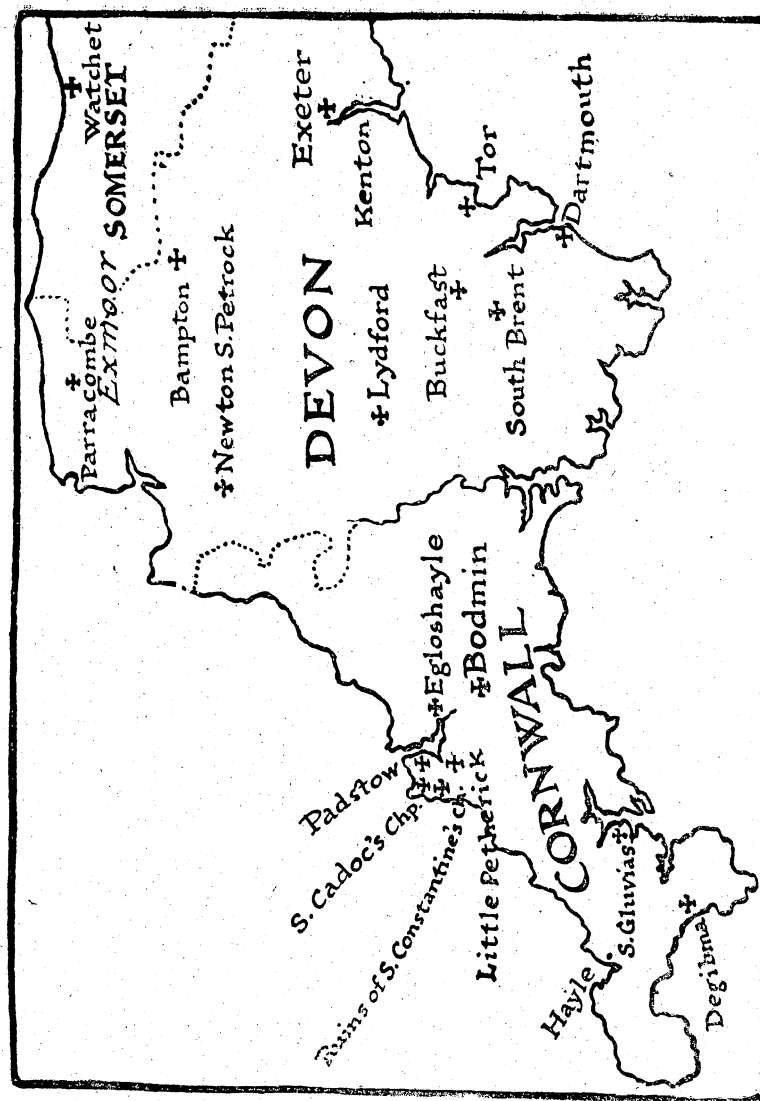
Feu M. l'abbé Duine considérait cette référence comme la plus ancienne que nous possédions sur S.

Pétrock. Lifris, fils de l'Evêque Herwald, vivait dans la seconde moitié du 11^e siècle, et sa Vie de S. Cadoc n'a qu'une mince valeur historique ; mais le passage qui vient d'être cité est particulièrement intéressant. Glywys est le même nom que Gluvias, patron de la paroisse où se trouve la ville de Penryn en Cornwall. S. Cadoc est honoré en Cornwall — ce qui est très significatif, tout près de Padstow, à Harlyn Bay, et nulle part ailleurs dans le comté. Son nom figure dans la liste des saints locaux contenue dans le Calendrier de Bodmin cité plus haut. Au temps de Lifris, Bodmin était devenu le centre du culte de S. Pétrock, et il est évident qu'il ne connaissait à son sujet aucune tradition bien ancienne.

Le Myvyrian Archaeology parle de « Pedrauc, fils de Clément, chef de Kernyw (Cornwall) ».

Le livre liturgique irlandais connu sous le nom de Martyrologe de Gorman, écrit dans la seconde moitié du 12^e siècle, contient l'annonce suivante : — « Petrocus, chef chaste et princier », « à qui nous nous recommandons ». Ces deux références à Pétrock comme *chef* plutôt que comme *Abbé* sont assez troublantes.

Leland, qui visita le Cornwall sous le règne de Henry VIII, dit peu de choses de Pétrock dans son Itinéraire. Mais dans un autre ouvrage, le De Script. Brit., il nous donne le récit concernant la donation d'une terre à Bodmin par Constantin et Tudor à Pétrock, récit que j'ai déjà cité. Il ajoute : « Il existe à Peterborough un petit livre *De Sepultura Sanctorum Anglorum* (Du lieu de sépulture des Saints anglais), d'où il appert que Credan, Medan et Dachan, hommes illustres par la sainteté de leur vie, et imitateurs de Pétrock, furent enterrés à Bosmanach ». Dans son De rebus Brit., il parle de « S. Petrocus, S. Credanus et Dachuna, homme de Botraeme ». Dagan était un nom irlandais, — Laurent, suc-



Cornwall et Devon, pres de Eglosayle la rivière Hayle

cesseur de S. Augustin sur le siège de Cantorbéry, se plaignait de la conduite d'un évêque irlandais nommé Dagan, qui « venant nous voir, refusait non seulement de manger avec nous, mais même de prendre son repas dans la maison où nous étions hébergés ». (Bède, Hist. Eccl., Liv. 2, ch. 4). Stanton (Ménologe, p. 253) donne ces saints (il lit Croidan, au lieu de Credan) comme étant commémorés à *Padstow*, et identifie Dagan avec l'ermite Decumanus ou Degamanus, patron de Watchet dans le Somerset, et d'une fontaine sacrée à Williton dans le même comté, et d'une chapelle dans la paroisse de Wendron (Degibma). Son jour est le 27 Août.

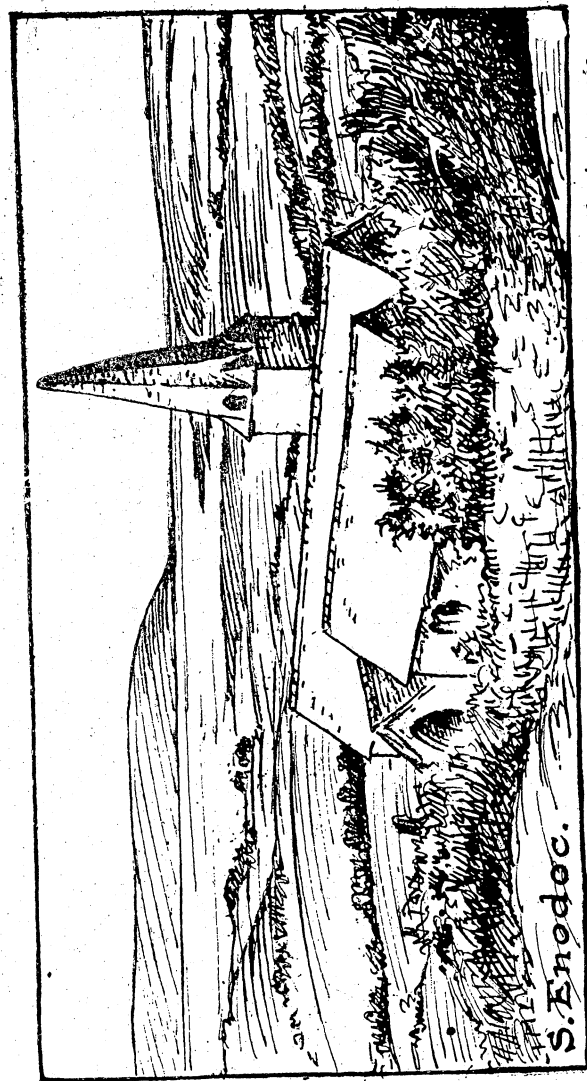
Ici finit notre documentation en ce qui concerne S. Pétrock. Mais nous avons une autre source d'information, et une plus sûre, dans les noms de lieux du Cornwall, du pays de Galles et de la Bretagne. « Les lieux-dits sont des documents d'une sincérité indiscutable. » (M. Largillière). « Dans ces trois contrées », dit M. Loth, « ce ne sont pas les Vies des Saints qui nous en disent le plus sur l'existence des Saints et l'organisation nationale de la Religion, mais les noms de lieux. »

Je traiterai brièvement la question des lieux du Devon et du Cornwall qui ont quelque connexion avec S. Pétrock, parce que M. C. G. Henderson prépare en ce moment un ouvrage sur ce sujet, pour lequel il est mieux qualifié que tout autre.

En premier lieu, naturellement, vient Padstow. Padstow est peut-être l'endroit le plus intéressant du Cornwall. Il était manifestement la capitale religieuse du Cornwall, en tout cas de la côte nord du Cornwall, avant la conquête saxonne, et il abonde en souvenirs de son antique grandeur. Avant la Réforme il renfermait au moins treize chapelles et oratoires, outre l'église paroissiale de S. Pétrock. Il y avait au-

trefois des chapelles de S. Samson à Lelissick (évidemment l'« habitation près de la rivière Haile ») et à Prideaux Place. Il y avait une chapelle de « S. Saviery », avec cimetière, à Trethellick (anciennement Trewarthilek), et une chapelle de S. Sauveur à Stile ; et en 1415, Laurent Merthir, Vicaire de Padstow, obtint de l'Evêque d'Exeter l'autorisation de célébrer le service divin dans les chapelles de la Sainte Trinité, de S. Michel, de S. Petroc, de S. Germain et de S. Withenye. « Que ce fussent là, pour une très grande part, des survivances de la période celtique — rebâties, reconsacrées et même redédiées — cela ressort évidemment du fait que c'étaient là des chapelles de secours, et non pas simplement les oratoires particuliers de quelques personnes riches. Elles étaient desservies par les moines de Bodmin ou le Vicaire de Padstow, les unes appartenant au monastère, les autres à la paroisse. » (Mr. C. G. Henderson). A l'Ouest gisent les ruines des chapelles de S. Cadoc et de S. Constantin, et sur l'autre bord de l'estuaire est la chapelle de S. Enodoc, — le S. Wenedocus du Calendrier de Bodmin. L'étendue et les privilèges du sanctuaire sont une preuve de la situation particulièrement importante occupée jadis par Padstow. Mr. Henderson et moi, travaillant séparément, nous sommes présentement arrivés l'un et l'autre à cette conclusion que c'est Padstow et non Bodmin qui était le siège du monastère de S. Pétrock, qui fut probablement transféré à Bodmin vers l'époque de la conquête saxonne.

Bodmin remplaça Padstow comme centre du culte de S. Petrock. Un monastère y fut bâti, où les moines se transportèrent, emportant avec eux le corps du saint patron (peut-être aussi les corps de Credan, Medan et Dagan) et sa cloche. Le Prieuré de S. Pétrock était auprès de l'église paroissiale de Bod-



Chapelle Saint-Enodoc et l'estuaire du Camel — Saint Petroc a débarqué sur la rive opposée

min. Leland dit : « L'ancien prieuré de Chanoines Noirs était situé au bout Est du cimetière paroissial de Bodmine. S. Petrocus en était le patron et y demeura un temps fut. » Malheureusement il fut totalement détruit lors de la Réforme. Le reliquaire d'ivoire contenant les ossements du saint, qui avait été conservé dans une châsse dans l'église du Prieuré, fut caché dans la chambre au-dessus du porche sud de l'église paroissiale, où il fut découvert au 18^e siècle. Il est actuellement gardé dans une banque à Bodmin, et constitue un des plus précieux monuments de l'antiquité qui existent dans le Royaume. Il est long de 18 pouces, haut de 10 p. et large de 12 p. ; il est formé de minces plaques d'ivoire, fixées par des rivets d'ivoire, maintenues par des bandes et des agrafes en cuivre ; l'extérieur est orné de médaillons figurant des entrelacs et d'étranges oiseaux en or et en couleurs. J'ai des obligations envers le Comité du Congrès Ecclésiastique pour m'avoir aimablement autorisé à reproduire l'illustration montrant ce reliquaire.

Nous n'avons pas été aussi heureux en ce qui concerne la cloche de S. Pétrock, laquelle s'est perdue. Comme tout saint celtique, S. Pétrock avait une cloche portative, qui fut tenue en grande vénération longtemps après sa mort. Des affranchissements d'esclaves avaient lieu en sa présence. En une occasion elle fut envoyée à Liskeard, pour permettre à une dame d'affranchir ses esclaves sur place. « Voici le nom de la dame, Aelfgyth, à qui Aethaelflaed rendit la liberté pour sa propre âme et l'âme de son époux, le Duc Aethaelwerd, sur la cloche (« cimbalum ») de S. Pétrock dans la ville qui s'appelle Lyscerryt. » (Affranchissements dans l'Évangélaire de Bodmin, *Journal of the Roy. Inst. of Corn.* 1924, p. 244).

Il y eut une corporation de S. Pétrock pour les

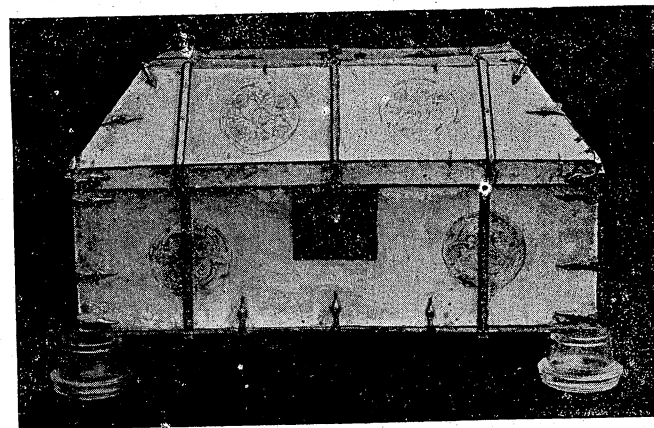
pelletiers et les gantiers à Bodmin jusqu'à la fin du 16^e siècle.

S. Pétrock est aussi le patron des paroisses de Little Petherick et d'Egloshayle sur l'estuaire du Camel, et de Trévalga (sur la côte Nord, près de Tintagel). « Eglosayll, Penc. 2 Liv. » se voit parmi les possessions du Prieuré de Bodmin au moment de la Dissolution en 1536.

Un fait très remarquable, c'est le nombre extraordinaire de lieux dans le Devon dont S. Pétrock est le patron. Il est le patron d'une église paroissiale dans la cité d'Exeter (la seule cité en Angleterre qui ait eu une existence ininterrompue depuis le temps des Romains), et d'une chapelle dans la cathédrale d'Exeter, des églises paroissiales d'Anstey West, South Brent, Clannaborough, Farringdon, Harford, Hollacombe, Inwardleigh, Kanton, West Leigh, Lydford (l'énorme paroisse qui contient Dartmoor), Newton S. Petrock, Parracombe, Petrockstow, Tor Mohun, Zeal Monachorum (?), et de chapelles à Dartmouth, Charles, et Bampton Petton, et des Abbayes de Buckfast et Dunkeswell; sans compter qu'il était probablement le patron original d'un grand nombre de paroisses dont S. Pierre est aujourd'hui le patron. Il fut probablement le fondateur de l'Abbaye de Buckfast, qui était (si l'on excepte Exeter) la seule maison religieuse dans le Devon dont la fondation remontât aux temps Celtiques. (Prebendary Chanter « Christianity in Devon before 909 »).

La liste des lieux dédiés à S. Pétrock dans le Devon n'est nullement complète. Le livre de M. Henderson nous en fera voir plusieurs autres. Il me dit, p ex., qu'il vient de découvrir que S. Pétrock était originellement le patron de Cottleigh, près de Honiton.

Au pays de Galles nous trouvons S. Petrox dans le



Ancien reliquaire de Saint Petrock conservé à Bodmin

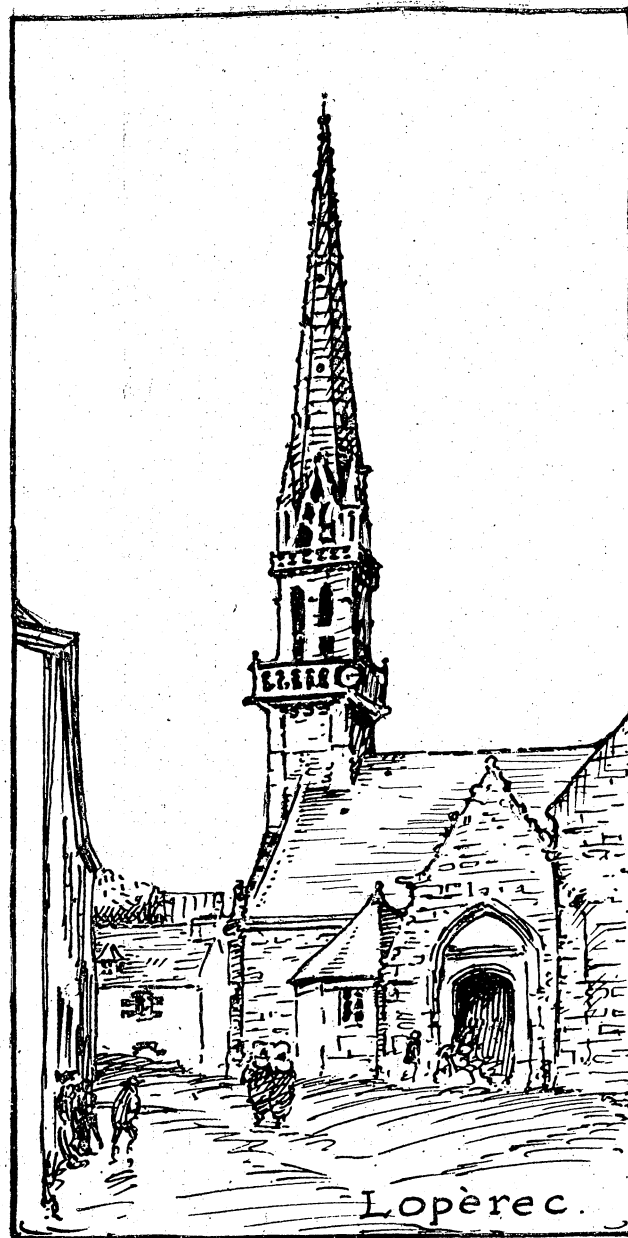
Pembrokeshire, et Llan-Bedrog dans le Carnarvonshire.

En Bretagne, la paroisse de Lopérec, en Cornouaille, entre Châteaulin et Daoulas, porte son nom. En 1468, Lopérec était appelé *Locus Petroci* ; en 1576, Loc-Pezrec. Une photographie de la statue du saint patron de la paroisse, accompagnée du cerf (montrant combien la légende était autrefois connue en Bretagne) qui est dans la chapelle de S. Guénolé, à 2 kilomètres du bourg de Lopérec, est ici reproduite en illustration. (Elle provient de l'admirable collection de photographies de vieilles statues de Saints bretons, de M. Hamonic). La façade Ouest de l'église de Lopérec, qui porte la date de 1666, contient une belle statue de la même époque, en pierre, représentant S. Pétrock protégeant de sa main droite le cerf, pendant qu'il lit dans un livre ouvert placé dans sa main gauche. (Le très beau calvaire de Lopérec, dont on donne ici une vue, porte la date de 1503, ce qui est une antiquité peu commune). Le Recteur (M. Omnès) m'a montré (17 juin 1927) l'emplacement de la fontaine sacrée de S. Pétrock (détruite, hélas ! pour permettre d'élargir la route, lorsque des travaux d'adduction d'eau furent faits dans le village) à 100 mètres au Nord de l'église. Il me donna un feuillet contenant un abrégé de la vie du saint, et le Cantique de S. Pétrock qui se chante au Pardon, l'un et l'autre en langue bretonne, avec une gentille figure du saint au-dessus. L'histoire du saint patron a visiblement été largement oubliée à Lopérec. Cette petite « Buez Sant Pérec » raconte seulement sa naissance en Cambrie, et ses visites à Rome et à Jérusalem, et ajoute qu'il vint vivre dans le diocèse de Quimper, chose dont naturellement il n'existe aucune preuve. Le Recteur me dit qu'on ne savait pas pourquoi il est représenté avec un cerf. Le cantique se chante

sur l'air bien connu du Folgoat, qu'on peut trouver sous le N° 48 dans les « 50 Mélodies Bretonnes » du chanoine Bargilliat (Le Goaziou, Quimper). Le pardon a lieu le dernier Dimanche de Septembre, mais jusqu'au 18^e siècle, il avait lieu le 4 juin.

Comme je considérais le petit vallon au bout duquel se trouve Lopérec, au bord d'un cours d'eau coulant dans la Doufine, tributaire de l'Aulne, à l'embouchure de laquelle s'élevait avant la Révolution la grande Abbaye de Landévennec, je ne pus me défendre de sentir que la connexion visible entre Lopérec et Landévennec semblait montrer une connexion entre S. Pétrock, le grand moine de Cornwall, et S. Winwaloe, le fondateur de l'Abbaye de Landévennec et le principal saint de cette partie de la Cornouaille. Il n'est pas sans signification que la curieuse statue ancienne de S. Pétrock déjà mentionnée se trouve, comme je l'ai dit, dans la chapelle de S. Winwaloe (Guénolé) à Lopérec. Peut-être n'est-il pas non plus insignifiant que dans le folk-lore breton S. Perreuc apparaisse en compagnie de S. Jacut, le frère de Guénolé. (Une légende, rapportée par Sébillot, qui ajoute, — je ne sais sur quelle autorité — que S. Perreuc est le patron de Châteaulin, au sud de Lopérec, raconte que Perreux était un des sept frères qui furent mis au monde en une seule couche par une reine d'Irlande. La reine donna ordre à une de ses femmes de les noyer. Le roi découvrit son dessein avant qu'il fût trop tard, et, bien que dans une grande colère, il l'épargna, et il fit confier ses enfants à des nourrices. Lorsque les garçons furent devenus grands, tous, excepté S. Jacut, s'embarquèrent pour la Bretagne, et devinrent moines ou ermites).

Il existe un autre Lopaerrec en Cornouaille, sur la côte, en Tréboul, près de Douarnenez. (Ici encore on voit la possibilité de relations par mer avec Landé-



Eglise de Lopérec

vennec). Je visitai ce lieu en juin 1927, et je vis la fontaine sacrée du saint, dans le vallon au-dessous de Lopaerrec, et à quelques mètres seulement du rivage. Le chanoine Pérennès, de Quimper, m'avait aimablement donné la note suivante relativement à cette fontaine : — « Lopaerrec, village de Tréboul, rappelle le souvenir de Saint Pérec. Il y a environ 20 ans, on pouvait y voir les ruines d'une petite chapelle. A 50 mètres plus bas que ces ruines, existe encore la fontaine de S. Pérec, appelée aujourd'hui fontaine de S. Pierre. Contre la fontaine est une vieille statue de S. Pierre, devant laquelle des pèlerins de Douarnenez et de Tréboul aimaient à s'agenouiller et à prier pour demander une bonne pêche. Une ancienne tradition dit que la chapelle de Lopaerrec fut bâtie par un marin qui s'était sauvé d'un naufrage sur la côte au-dessous. La fontaine est nommée en breton *Feunteun Sant Per baour* = la fontaine du pauvre S. Pierre) à cause de sa pauvreté et de sa simplicité. » La statue en bois est placée dans une niche en granit au-dessus de la fontaine, au fond du vallon. Je remarquai la place où des cierges allumés avaient été mis devant la statue, laquelle est fréquemment ornée de fleurs. (La sœur du Chanoine Pérennès, qui demeure à Tréboul, m'a dit que jadis quelques pêcheurs avaient l'habitude de prendre la statue et de la fouetter d'importance, lorsque la pêche n'avait pas été bonne !)

Dans la paroisse de Plerguer (Côtes-du-Nord), il existe un village de S. Petreuc. Le saint, nous dit Duine, était invoqué contre la fièvre. A côté de sa chapelle-prieuré, sur l'emplacement de laquelle s'élève maintenant une maison, était une fontaine qui portait son nom. Une légende locale, dit Duine, parlait d'un baudet appartenant au Prieur de S. Petreuc, doué d'une extraordinaire puissance de loco-

motion et extrêmement utile aux moines. Chose curieuse, une légende à propos d'un baudet existe également au Prieuré de S. Petroc, auprès de Dol. « S. Petroc, qui vivait auprès de Dol, prêta son âne à S. Samson pour bâtir la cathédrale de Dol. Ce baudet transporta, sans aucune aide, toutes les pierres nécessaires à la construction de cette grande église, qui a 100 mètres de longueur ». (Duine, Rev. des Trad. Pop., Sept. 1903). Le même écrivain fait remarquer que le nom de Pétroc se lit parmi les obits à Dol au 15^e siècle, comme nom de famille. (Inventaire, p. 139). Le culte de S. Pétroc à Dol est naturellement lié au culte de S. Samson et de S. Mewan, les principaux saints de ces environs.

Nous trouvons aussi S. Pétroc à S. Perech, en Plumeret, à Trébédan et à S. Perreux (en 1398, S. Perreuc) trêve de S. Vincent-sur-l'Out, et un Sancti Petroci de Trégon dans un acte de 1163.

Il est à remarquer que tous ces lieux commencent par *Loc* ou par *Saint*. Or, M. Largillière a démontré que cette classe de lieux est de beaucoup postérieure à celles qui commencent par *Plou*, *Tre* et *Lan* (1). Le culte de S. Petroc en Bretagne ne remonte donc pas à la période la plus ancienne.

Le nom de S. Petroc, Confesseur, était inscrit à la date du 4 juin dans le missel de Robert de Jumièges, Archevêque de Cantorbéry. Il se trouve dans le Bréviaire de Coutances du 15^e siècle, dans le Psautier à l'usage des Franciscains italiens (15^e s.) dans le missel MS de Saint-Malo, du 15^e s., et (ainsi qu'il a déjà été dit) dans les livres liturgiques des abbayes de S. Méen et de S. Gildas-des-Bois.

Je dois les meilleurs remerciements à Mr. R. Mor-

(1) Cette conclusion devra être appliquée avec circonspection; le culte du Saint peut avoir précédé la constitution du lieu en *Loz* — plusieurs exemples le prouvent. » (Largillière, *Les Saints...* p. 27). (Note du traducteur.)



Calvaire de Lopérec

ton Nance pour ses délicieux croquis, et à Mr. Henry Jenner, Mr. C. G. Henderson, et M. Le Guennec, Bibliothécaire de la ville de Quimper, pour leur aide extrêmement précieuse.

Nous savons gré à M. Doble de nous avoir autorisé à publier une traduction de son Saint Petroc et d'avoir gracieusement mis ses clichés à notre disposition.

H. P.



ST. PETROC'S HYMN.

Saintly Confessor of the faith of Jesus,
He whom in Cornwall venerate the faithful,
Spurning earth's pleasures, bound himself to follow
Holy Religion.

Godly and prudent was our holy Petroc,
Peaceful and learned. To his faithful preaching
Constantine hearkens; even beasts draw near him
Slocked by his kindness.

Sowing the gospel where the sea and river
Mingle their waters, long he dwelt among us,
Going from Bodmin to his *lan* at Padstow
Died at Treravel.

Now dwelleth Petroc with the Saints in glory,
But, ever mindful of the soil he planted,
Though parted from us, poureth supplications,
Pleading for Cornwall.

Wherefore in chorus thankfully to Godward
Raise we our voices, loud in jubilation ;
Praise be to Father, Son and Holy Spirit,
Now and for ever.

